

Prix Europe : carrefour des peuples du théâtre

Raymond Bertin

Number 166 (1), 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87936ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bertin, R. (2018). Prix Europe : carrefour des peuples du théâtre. *Jeu*, (166), 76–79.

Prix Europe : carrefour des peuples du théâtre

Raymond Berin



Roma Armea, mis en scène par Yael Ronen (Théâtre Gorki, 2017), présenté lors de la 16^e remise du prix Europe pour le théâtre, à Rome. © Prix Europe pour le théâtre



Invité à la 16^e remise du prix Europe pour le théâtre, notre rédacteur en chef assistait pour la première fois à cet événement d'envergure institué il y a 30 ans par la Communauté européenne. Fenêtre sur des rencontres et des découvertes artistiques inspirantes.

Foyer historique de la civilisation européenne, Rome accueillait en décembre 2017 des centaines d'artistes et de spécialistes du théâtre pour la 16^e remise du prix Europe pour le théâtre, à laquelle se greffe, depuis 1991, celle des prix Réalités théâtrales, soulignant l'apport de créateurs remarquables. Le prix Europe, qui couronne une carrière exceptionnelle, fut remis par le passé à des metteurs en scène, chorégraphes et auteurs de renom tels Ariane Mnouchkine, Peter Brook, Giorgio Strehler, Pina Bausch, Robert Lepage, Harold Pinter, Patrice Chéreau et autres rares élus. Quatorze ans après avoir salué l'acteur Michel Piccoli, le prix était décerné à deux comédiens de la scène et des écrans, la Française Isabelle Huppert et le Britannique Jeremy Irons, invités à performer sur scène.

La manifestation, d'une durée de cinq jours et culminant par la cérémonie de remise des prix, consiste en un mini-festival au cours duquel sont présentés des spectacles de lauréats ou d'anciens lauréats ainsi que des conférences et discussions publiques autour du travail de ces artistes. Itinérant

et soumis aux aléas du financement, le prix Europe a connu neuf festivals à Taormine, en Sicile, son siège social, un à Turin, deux à Thessalonique, d'autres à Wrocław, à Saint-Pétersbourg et à Craiova. Sa tenue dans la capitale italienne, en 2017, marquait le 60^e anniversaire des traités de Rome, acte de naissance symbolique de l'Union européenne, au moment où l'Europe fait face à plusieurs défis menaçant ses fondements : crise des migrants, montée du populisme, attaques terroristes et Brexit.

RENCONTRES AU SOMMET

Les spectacles programmés, outre un *Ubu roi* annulé à la suite du décès de l'acteur principal, incluaient un *Roi Lear* par le metteur en scène italien Giorgio Barberio Corsetti et un *Richard II* par le célèbre Peter Stein, deux Shakespeare décevants, malgré des ouvertures prometteuses. Deux œuvres étranges, l'une jouée dans la boue par la troupe du Théâtre N°99 d'Estonie, l'autre par des acteurs figurant des poupées robotiques sous la direction de Susanne Kennedy, ont laissé le public dubitatif. Il fallut un *Hamlet machine*, mis en scène par Bob Wilson avec des étudiants italiens investis, pour relever un peu le niveau.

Faut-il préciser l'ampleur du défi d'organisation d'un tel événement, où convergent des gens de partout, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique comme de toutes les régions d'Europe ? Grâce à une équipe d'interprètes à pied d'œuvre chaque jour, nous suivions les entretiens en traduction anglaise, française ou italienne. L'Association internationale des critiques de théâtre inaugurait la série de rencontres en présentant la revue en ligne *Scènes critiques/ Critical Stages*, qui publie des dossiers thématiques et les textes de critiques et de chercheurs de plus de 100 pays.

Les discussions mettaient en valeur les créations d'artistes méconnus chez nous, dont Kirill Serebrennikov, empêché de venir à Rome pour recevoir son prix Réalités



Jeremy Irons et Isabelle Huppert, lors de la 16^e remise du prix Europe pour le théâtre, à Rome, en décembre 2017. © Raymond Bertin

théâtrales, puisqu'il est assigné à résidence et privé de contacts avec l'extérieur depuis septembre 2017. La directrice d'une revue moscovite, Marina Davydova, a évoqué cet inventeur d'un « nouveau type de théâtre en Russie » : cinéaste chevronné et « physicien-mathématicien d'exception », il n'a jamais étudié le théâtre ou la mise en scène dans une université, ce qui est rare dans son pays. « Serebrennikov a montré dès le début une ouverture à monter autre chose que les grandes œuvres des auteurs consacrés », a-t-elle dit. Le fondateur du Centre Gogol, centre culturel fréquenté par le milieu libéral de Moscou, est accusé de malversation financière, mais sa véritable tare pourrait bien se résumer à être juif et homosexuel au pays de Poutine.

Autre découverte : le chorégraphe et artiste visuel grec Dimitris Papaioannou, à qui le jury a décerné un prix spécial « urgent, mérité et dû », présent à Rome, mais dont on n'a pu voir des extraits de spectacles que sur vidéo

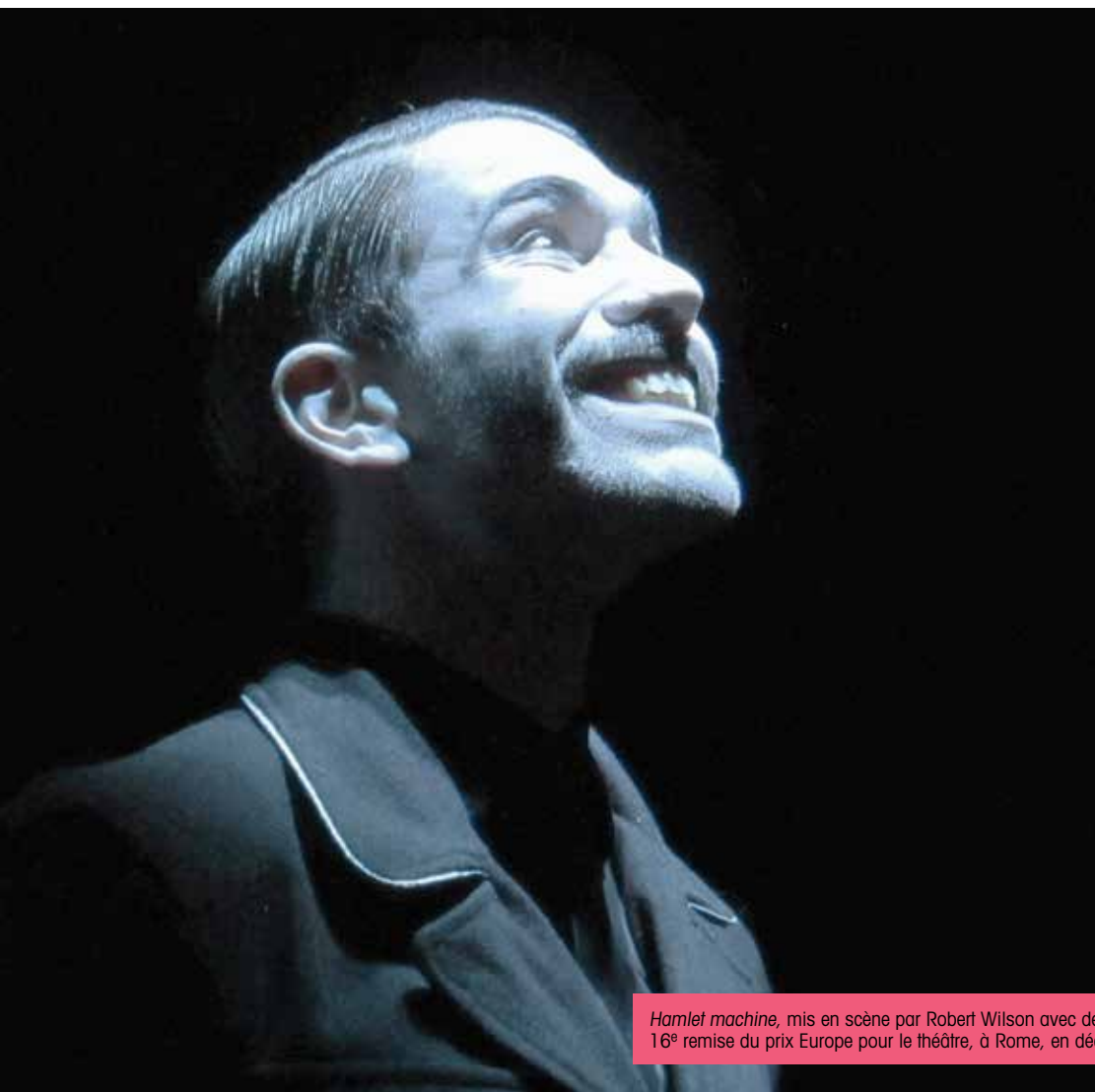
(certains visibles en ligne). Son approche radicale, renversante, s'exprime en images fulgurantes, compositions visuelles alliant les corps (jouant du contraste entre nudité et vêtements), les objets et divers éléments scéniques, et produisant une narration riche en émotions. Le spectacle *Primal Matter*, qu'il a créé et joué en duo avec le danseur Michalis Theophanous au Festival d'Athènes 2012, en pleine crise économique, puis présenté en tournée jusqu'en 2016, est un condensé puissant de son art, empruntant aux techniques des contorsionnistes et jouant d'illusions d'optique. Son œuvre *The Great Tamer*, « requiem glaçant » ayant « saisi Avignon aux tripes » (*Le Monde*, 21 juillet 2017), qui tourne dans le monde entier jusqu'en 2019, sera-t-elle vue à Montréal ?

POUR UNE EUROPE INCLUSIVE

Impressionnée de recevoir un des prestigieux prix Réalités théâtrales, Yael Ronen s'est faite discrète derrière l'équipe,

sa « famille » du Théâtre Gorki de Berlin, qu'elle dirige. L'Israélienne, née en 1976, enfant de la crise ayant vu tous les échecs des négociations de paix dans son pays, a débuté au théâtre avec une pièce mettant en scène Juifs et Palestiniens. Elle s'amena à Rome avec *Roma Armee*, spectacle politique, humoristique et musical joué par des Roms, gitans d'origines diverses, gais, lesbiennes ou *queers*, « rejets » de l'Europe réclamant une place et une reconnaissance. Une telle démarche inclusive semble faire défaut sur le Vieux Continent, et l'organisation a voulu souligner l'importance de maintenir des liens culturels, notamment avec l'Afrique et le monde arabe.

Un prix spécial allait au Nigérian Wole Soyinka, prix Nobel de littérature en 1986, écrivain et auteur dramatique ayant connu l'exil et la prison sous la dictature, très ému d'être reçu à Rome. « Certains nous appellent le tiers-monde, les pays en voie de développement, dit-il, mais on devrait plutôt



Hamlet machine, mis en scène par Robert Wilson avec des étudiants italiens, lors de la 16^e remise du prix Europe pour le théâtre, à Rome, en décembre 2017. © Raymond Bertin

parler des pays de dictature. Le problème de la censure est très fort sur l'ensemble du continent africain.» L'écrivain rappelle le sort des 276 écolières enlevées en 2014 par Boko Haram, et il ajoute: «Il faut choisir si on est du côté du pouvoir ou de la créativité. Les artistes nigériens reçoivent des menaces de mort. Rendez-vous compte dans quel pays nous vivons! Nous côtoyons des ennemis de l'humanité. Alors, quand on décide d'écrire là-dessus...» Courageux, cet éminent professeur d'université a partagé sa passion du théâtre et de ses sources communes, faisant des liens étonnants –«Arlequin a été importé en Italie de l'Afrique occidentale!»–entre l'art traditionnel des masques yoruba et le nô japonais, notant les influences des panthéons grec, africain et chrétien jusque dans les *orishas* au Brésil et la *santería* à Cuba.

Autre invité d'honneur, le metteur en scène Fadhel Jaïbi, directeur du Théâtre national tunisien, a livré un discours émouvant sur la réalité de son pays, où la révolution

a fait place à la désillusion: «Les forces obscurantistes reprennent la mainmise sur l'économie, les jeunes qui ont fait la révolution sont marginalisés. On n'investit pas dans l'éducation (sous Ben Ali, 1% du budget, à présent 0,64%): c'est une porte ouverte, une main tendue au terrorisme. Il y a des tas d'Antigone dans les rues... Nous vivons un chaos épouvantable dans l'indifférence du monde et d'une classe politique qui a récupéré tout ce qu'elle pouvait de l'ère Ben Ali.» Disant survivre «sous condition», l'artiste souhaite assurer la relève par la transmission du métier d'acteur: «Le théâtre est notre espoir», affirme l'homme à la «conscience tragique».

Dans le contexte politique actuel, le choix des lauréats du prix Europe pour le théâtre, étoiles du cinéma ayant aussi fait carrière sur scène, affirmait une certaine idée de l'Europe, libérale, ouverte, accueillante. Simple et charmant, Jeremy Irons a éclairé de sa présence la journée qui lui était

consacrée. Ce passionné de construction, pour qui jouer se veut une seconde activité, amateur de vélo et de moto, confiait son amour de «la grande écriture», Shakespeare, bien sûr, ajoutant: «Mais je n'ai jamais joué Tchekhov... Tchekhov, j'accepte tout de suite.» Il dit: «Au théâtre, j'aime regarder l'autre dans les yeux, donner quelque chose de vivant, que l'autre ne soit pas sûr de ce qui va arriver...» Sans doute est-ce la technique qu'il a utilisée avec sa partenaire d'un soir, Isabelle Huppert, qui a paru fort déstabilisée lorsqu'ils ont lu ensemble des extraits de la correspondance d'Albert Camus et Maria Casarès, puis la pièce *Ashes to Ashes* d'Harold Pinter. La comédienne a manifesté peu d'émotion et de générosité, sur scène comme lors de l'entretien public tenu la veille au Palazzo Venezia, magnifique palais du 18^e siècle servant de quartier général au prix Europe à Rome. Un événement d'intérêt, somme toute, carrefour de gens de partout liés par le théâtre, où se multiplient les rencontres, formelles et informelles. ●